

Séverine Jouve, Les Chercheurs de lumière (Révolutions minuscules), L'Harmattan, 2018, 152 p., 16 €.

Il y a quelque chose de la quête quasi religieuse – et qui va de pair avec cette sorte de crainte, omniprésente, de déréluction proustienne face à l'art – dans les trois « panneaux » qui forment ce deuxième roman de Séverine Jouve. Les trois personnages qui s'y trouvent enchâssés passent tous par les mêmes figures obligées : ils commencent par siéger, d'abord, dans ce que les classiques appelaient le *solarium* : Marie Clausor nous « apparaît » « assise sur la plus haute marche du perron, un livre ouvert sur les genoux » ; Suzanne Révory, en parfaite symbiose avec l'architecture du Pavillon des livres – sorte de bibliothèque bourgeoise –, aurait « voulu rejoindre les livres des plus hauts rayons, sûre d'y trouver de l'élévation » ; quant à Alexandre Dexter, il s'assoit lui aussi « sur la plus haute marche du perron » ; ils cèdent ensuite à une introspection brillamment et exhaustivement détaillée ; enfin, ils tentent de recouvrer leur vraie dimension artistique dans ce mouvement performatif où *nommer, faire*, sont une seule et même chose. De la terrasse des classiques, lieu solaire, au geste oblatif de l'Art qui illumine et redonne la foi, tout est ici recherche de lumière. Le texte est écrit comme une partition à trois voix. Comme dans le

Capriccio de Richard Strauss, la question est peut-être aussi de savoir qui, de la musique, de la poésie ou de la peinture, vient en premier. Le symbolisme sous-jacent du texte est peut-être à lui seul un semblant de réponse. Partout la matière est entamée, innervée, supplantée par le symbole. Les êtres sont ici faits d'encore moins de matière qu'il n'en faut pour étoffer une diaprure sur le canevas, ou pour empâter de plus ou moins d'encre, comme ferait le prince Mychkine s'essayant à plusieurs graphies possibles, une série de glyphes sur la page blanche. Les personnages de ce roman-triptyque, ces « chercheurs de lumière », sont des « esprits », des distillats liquides ou vaporeux. De Louis Montalto, « mentor » des trois narrateurs, « basse continue » donnant un rythme au roman, voici le portrait :

Tout en lui était touché par la poésie. Sa silhouette semblait émaciée par son œuvre mais son esprit infiniment rassasié. Difficile à circonvenir, sa finesse d'esprit tenait à ces nuances que l'on utilise généralement pour qualifier une œuvre d'art, et non un individu.

... ou comment « écrire le tableau ». Car ce Montalto fait furieusement penser à Jean de Palacio, éminent comparatiste, spécialiste du symbolisme et dispensateur d'un savoir dont Séverine Jouve a visiblement su tirer le meilleur parti. Il y a un ton de disciple, peut-être même d'émule, dans ce texte rendant un si beau tribut à l'esthétique et mettant en scène trois manifestations de l'attente d'une révélation, trois êtres qui sont redevables, tels des figures dantesques, au Poète qui les accompagne sur des sentes plus qu'incertaines. *Prima la musica*? Non, il n'y a pas de préséance. Marie Clausor, Suzanne Révory et Alexandre Dexter usent du même langage : tout comme, en traductologie, on parle d'éléments inhérents à un idiome prédisposant à translater ce dernier en un autre, de même ces personnages écrivent comme l'on peint, et vice-versa, donnant lieu par ce « frottement » sémiologique à une musique ou à une « peinture » de l'énigme, de l'ordre au chiffre caché : lorsque Marie Clausor mentionne *Le Clair de lune* d'Edvard Munch, c'est d'énigme

et d'attente qu'elle nous parle. Autrement dit qu'elle nous avoue son incapacité à parler, à exprimer avec des mots ce qui se joue devant elle et qui se donne par cette « couleur » dont le peintre norvégien connaît « l'usage nerveux et dissolvant ». C'est pourtant bien dans cette dissolution que se trouve la réponse à l'énigme. C'est le chaos de la « librairie rouge » qui offre à Suzanne Révory cette image de *work in progress*, laquelle n'est que le pendant malicieux de cette « Table des matières », toile presque apocryphe qui nous dissimule, plus qu'elle ne nous montre, une « nature morte ». On songe à la toile de Gérard Garouste, *Nature morte au miroir*, où les « matières » sont sur le point de glisser, et où le miroir ne fait qu'accentuer ce glissement, le donnant soudain pour le vrai « motif ». Mais c'est un motif changeant – *mobile*, dirait-on en italien. Le motif de la moire, de la surface de l'eau, ou d'un drapé que modifie à peine un rêve. « M'étais-je assoupie ? » se demande à un certain moment Marie Clausor, imitant à s'y méprendre le faune mallarméen. Non moins incertains sont ces visages que moulent des linges immaculés et ondoyants « qui se ridaient au vent tels des cours d'eau ». Cela rappelle, plus que l'amphitryon des mardis, le Georges Bataille du *Bleu du ciel*. *Convoquer* semble être le but que se donne le narrateur. Pour que perdure son corps comme une âme tendue. Pour que, du discernement que l'art lui octroie, naisse une esthétique aux antipodes du consensuel. La « Table des matières » reprend ainsi le rêve prophétique qu'il nous est permis de voir dans le *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac. Point de femme, point de corps, mais « un chaos de couleurs, de tons, de nuances indécises, espèce de brouillard sans forme ». Seul l'artiste peut y voir un « pâté de couleur claire ». Dans le Pavillon des livres, le « brouillard » du corps de Suzanne Révory « se dissipe ». Elle peut enfin « se mettre en péril », selon l'expression de Jacques Dupin, s'« immerger dans un univers de signes, propices aux irrutions, aux déchirures ». Le résultat de la quête ? Il est limpide. Marie, Suzanne et Alexandre, convoqués par la plume de l'auteur, ont écouté Montalto : « suivre le tempo de ses propres palpitations est toujours un tour de force,

La Revue littéraire

mais le jeu en vaut la chandelle ». Et ces « révolutions minuscules »
le prouvent.

Ramón Romero Naval